



Till Roeskens

A PROPOS DE

QUELQUES POINTS

DANS L'ESPACE

Éditions xy

NEUDORF
NEUHOF

Génie Civil
Travaux Publics

Centre de Formation
Professionnelle

Terrain d'accueil des
Gens du Voyage
RUE DE L'AÉROPOSTALE

A PROPOS DE QUELQUES POINTS DANS L'ESPACE

DÉDICACE

Bonjour à toi dont j'ignore tout et à qui je voudrais dédier ce livre. Par une claire journée de la fin de l'été 2003, tu as posé une chaise au milieu d'un terrain vague et j'imagine que tu t'es assis(e) là, à la lisière de la ville, au milieu du vide, au bord d'un sentier à peine dessiné dans l'herbe par des pas indisciplinés. Tu as lu, peut-être, ou bien parlé avec quelqu'un, ou simplement regardé autour de toi. Après ton départ, ta chaise est restée là, présence fragile et curieuse qui me faisait sentir ton absence.

Moi je venais chercher je ne sais quoi à Emmaüs Strasbourg qui se trouvait juste là au fond, le long des rails, après le tournant de la petite route qu'on voit briller à contre-jour. Je me souviens d'une journée légère, comme suspendue, de conversations entre inconnus dans le hangar de vente, du vendeur de vêtements qui racontait à une dame qu'on lui avait demandé d'être moniteur de ski, lui qui n'avait jamais fait de ski de sa vie... vous voulez un chocolat, madame ? Et un pour votre mari... ah c'est pas votre mari ? Je m'excuse. Il est où votre mari ? Et la femme qui écoutait qui s'intéressait qui répondait, elle aussi avec un accent étranger, un autre que le sien, les vacances, la famille, ceux qui sont au loin, c'est vrai que c'est important de garder les liens, ça oui a dit un troisième du fond de la salle. La parole circulait comme ça, sans retenue. Et rien ne me semblait plus important, alors, que de pouvoir se parler ainsi entre inconnus.

J'écoutais en silence.

J'ai souvent écouté en silence.
(J'en ai presque tout oublié.)

(Par chance, j'ai pris quelques notes.)

Je me souviens qu'un autre jour, sur le même terrain vague, à peu près à la place de la chaise, se dressait un petit chapiteau dans lequel exerçait un conteur. Il nous parlait des steppes mongoles, en agitant de petits panneaux en bois sur lesquels il avait dessiné des images hautes en couleurs. J'ai aussitôt eu envie d'apprendre son métier.

Bonjour à toi, maître, dont j'ai oublié nom et visage, mais pas la chaleur de la voix.

Bonjour à vous qui lisez ceci en vous demandant où vous êtes.



Alma, Québec 121

Un archipel 180
Boulevard de la Chapelle 24
Paysage continu 47
(Esplanade de la Défense) 172
Place de la Nation 67
Sentier concerté 127
Lieux-dits 125
Faux chemins 126

Arpentages 129

Plateau de Millevaches 201

La cloison 37
Le vitrail 16

(Tijuana) 20

Vallée de l'Arc 46

Consolat-Mirabeau 183
Un rêve d'enfant 9
Les rues interrompues 149
(Choses vues) 145
Joliette 153
Traverse de Gibraltar 214
Porte d'Aix 197
Point de vue 6

Cabanisation 133

Ailleurs 105
Frontière 108

Beauduc 141

Huesca 106

Dérive des continents 19

No man's land 27
Dantzig 174

Le labyrinthe 8

Jardins le long du remblai 14
(Choses vues) 12

L'usine 60

Marcher sur la tête 62
Marie 85
(Journal de promenades) 73
Centre d'hébergement 78
(Place de Zurich) 84
La chambre 35
Les signes 50
Plan de situation 94
Lieux, instants 36
Dédicace 1

Les mots 58

Avis de recherche 56
Dehors 39

Chez Krimhilde 55

Le voyage des autres 52

CARTE DES MATIÈRES

Sélestat 100

Beckett 47
Buber 51
Castoriadis 92
Frisch 226
Kropotkine 209
Marx & Engels 136
Novalis 178
Novarina 59
Proudhon 198
Rousseau 123
Tolstoï 21

(Plage du Lido) 23

Ville ouverte 220
Post-scriptum 225

Remerciements 228
Références 229

La base 22

Jérusalem 166
Aïda 168
L'album 52

Désert 28

Sud 18

*C'est pas seulement ma voix qui chante,
c'est l'autre voix, une foule de voix, voix
d'aujourd'hui ou d'autrefois, me chante
Prévert par la bouche de Piaf. Mélodie
lancinante.*

Qui parle ?

Est-ce que je suis chez moi dans ma tête ?

*Parler avec les mots des autres : ça doit
être ça, la liberté – disait quelqu'un, dans
un film. Et je m'y suis reconnu. Pendant
quelques années j'ai même passablement
gagné ma vie avec cet exercice. Mais le
film finit mal.*

*Si je prends aujourd'hui le risque d'écrire
à la première personne sans emprunter
celle-ci à autrui, c'est pourtant sans être
certain que celui qui écrit « je » ici soit le
même que celui qui le dit quand il parle
à quelqu'un, ni que ce soit le même que
celui qui l'écrivait hier ou il y a dix ans
ou trente. Sans vouloir enfermer la voix
qui parle dans une image ni renoncer à
être plusieurs...*

*Formuler une expérience de vie sans
m'en croire propriétaire...*

*Toujours encore à la recherche de la
bonne distance entre soi et...*

POINT DE VUE

J'ai souvent rêvé d'entreprendre une forme de description générale du monde depuis mon point de vue. Il me semblait pouvoir partir de n'importe quel point de l'espace : de proche en proche, je finirais bien par comprendre comment tout ça tient ensemble. En différents lieux où les hasards de la vie m'avaient conduit, je me disais : et si ça commençait ici ?

Voici une tentative avortée que je viens de retrouver dans un vieux classeur datant d'il y a dix ou onze ans, du temps où j'étais étudiant en beaux-arts à Strasbourg :

« J'habite un studio dont les deux fenêtres, alignées dans le même mur à deux mètres de distance, offrent un point de vue à peu près identique. C'est pourquoi je me bornerai à décrire ce que je vois par celle de gauche, devant laquelle se trouve mon bureau. Assis sur ma chaise, j'aperçois essentiellement le toit d'en face. Tuiles brunes. »

Point.

Plus bas sur la feuille, ces notes griffonnées : « En sortant devant ma porte... / aller de proche en proche : la rue / café le Zurich (souvenir discussion singing in the rain)* / le squat / le Zorba / les mecs en face qui stationnent sous le porche... agrandir par cercles concentriques. »

Les circonstances de la vie m'avaient visiblement empêché d'aller plus loin.

Depuis ce temps, j'ai publié quelques livres, fait des films, des expositions, dessiné des plans, essayé de cartographier le monde fragment par fragment, au gré des occasions, des invitations, des rencontres – j'ai écouté les histoires des uns et des autres, et j'ai tenté de les raconter à mon tour – pour me retrouver aujourd'hui face à une masse éparsée et presque insondable de documents, d'enregistrements, de transcriptions, de photos, de notes et sans avoir beaucoup avancé dans la compréhension de comment tout ça tient ensemble.

* Notes retrouvées de la discussion en question (entre deux anonymes accoudés au comptoir) :

- Putain, t'as même pas d'enfant, et tu me parles d'enfants. Tu sais même pas de quoi tu parles. Tu dis que des âneries.
- Oh, ça va, calme... pas la peine de me gueuler dessus... on parle, non ?
- On parle ! On parle ! Je te trouve pessimiste comme mec.
- Ben oui j'suis pessimiste, et alors. La vie est triste. Regarde comme il pleut.
- Il pleut ! Moi la pluie je la vois même pas. Ça m'empêche pas de vivre. Singing in the rain, tu connais pas ?
- C'est ça oui. Singing in the rain. C'est le music-hall ça. Le mec il a pas froid, lui, sous la pluie. Parce que c'est que de la pluie factice !

Je voudrais essayer, par la présente, d'en démêler quelques fils, de les retracer aussi loin que ma mémoire me le permet et de les tisser ensemble d'une nouvelle manière qui reste à inventer. Pour voir. Pour situer les choses et me situer parmi elles. Je voudrais interroger quelques lieux qui m'ont habité, interroger le chemin qui m'a mené de l'un à l'autre, guetter ce qu'ils ont à me dire sur le sens de ma recherche.

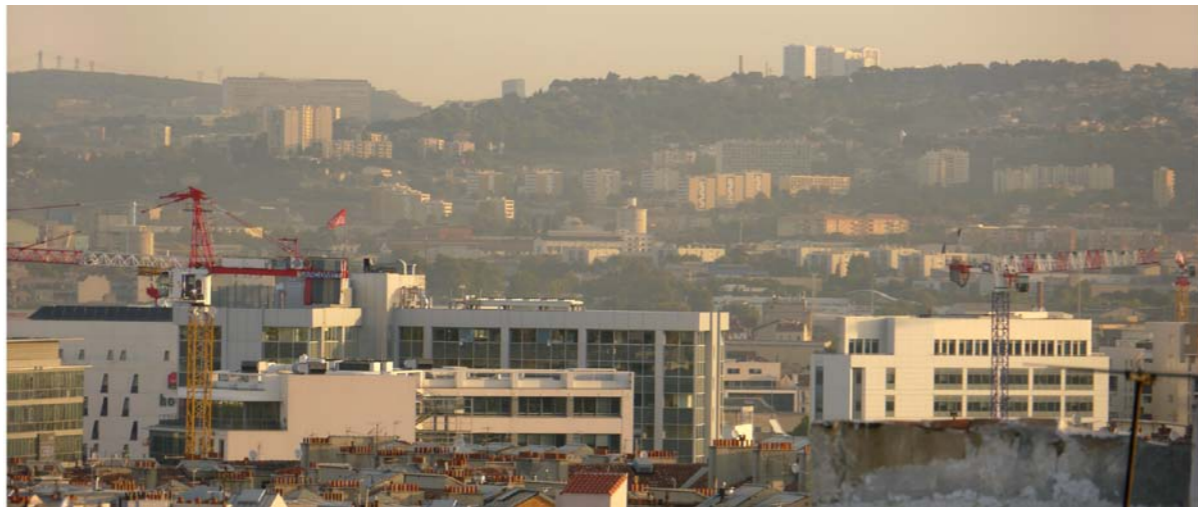
Je voudrais repartir d'ici, de mon point de vue unique et limité - dans l'espoir d'ouvrir sur autre chose.

Aujourd'hui, vendredi 8 mars 2013, je suis assis à un autre bureau devant une autre fenêtre, d'où je vois deux pinces à linge sur une corde, un pot de fleurs dont débordent des plantes d'une forme incertaine, un mur jaune, un bout de ciel bleu. J'entends la rumeur de Marseille, ponctuée de cris d'enfants et de sirènes de pompiers. Parfois celle d'un bateau. Le grand figuier dans la cour a été coupé il y a quelques années, après avoir cédé sous la neige. Déjà il est temps de faire mes adieux à ce bout de monde contemplé pendant six ans : dans un mois je partirai à Rome, où l'on m'offre un an de résidence pour tenter de composer ce livre.

Et si ça commençait ici ?

L'autre matin je suis monté sur mon toit, par la petite lucarne dans la cage d'escalier et malgré l'interdiction du propriétaire, de mon toit je suis monté sur celui des voisins et de celui-là sur le troisième, le plus haut qui me soit atteignable, et pendant une bonne heure j'ai photographié ce que je voyais tout à la ronde.





LE LABYRINTHE

Aux abords de la ville de Hanovre se trouve un grand jardin princier à la française appelé Herrenhauser Garten. Au centre de ce jardin se trouve un labyrinthe. Au cours de l'année où, entre un déménagement et l'autre, j'ai habité Hanovre avec ma mère, nous allions régulièrement voir ce jardin. Je devais avoir quatre ou cinq ans. J'aimais me perdre entre les haies du labyrinthe, qu'en allemand on appelle *Irrgarten*, jardin d'errance.

Des années plus tard, lors d'une visite à Hanovre, j'ai revu ce jardin. J'ai retrouvé le labyrinthe, qui avait sacrément rapetissé à mes yeux. Désormais je pouvais regarder par-dessus les haies et deviner le plan général. J'ai été surpris de constater que dans ce labyrinthe qui ne comportait aucune voie sans issue, il était à peu près impossible de se perdre.



UN RÊVE D'ENFANT

Je marche dans les rues d'une ville, tour à tour familière et inconnue. Lumière blanche du crépuscule. Entre les maisons basses et grises, les rues montent et s'approchent d'une falaise rouge qui surplombe la ville. Je dois trouver le passage qui permet de grimper dans la falaise pour atteindre les hauts-plateaux. Parfois je le trouve, parfois je continue d'errer jusqu'à la nuit tombée. C'est un rêve qui revient. Je sais qu'en haut de la falaise, le chemin débouche sur un immense plateau désertique, vallonné. Je sais que quelque part au milieu de ce désert sans chemins, se dresse une tour. Un jour je l'ai vue. Une tour en pierre, ronde, sans portes ni fenêtres. Peut-être une ruine. Ou bien une simple dent de rocher ? Il faut que je la retrouve. Il faut que je comprenne ce qu'elle me signifie.

À l'instant où j'arrive parfois, par chance, au bord du plateau, la lumière bascule : d'un coup il fait plein jour, un soleil aveuglant inonde l'étendue caillouteuse. La tour n'est pas visible. J'hésite à aller plus loin. Je ne suis plus certain alors, dans mon rêve, si cette tour existe ou si je l'ai seulement rêvée.

Je n'avais pas repensé à ce rêve pendant des décennies. Le souvenir m'en est revenu il n'y a pas longtemps, le jour où marchant avec une amoureuse passagère dans les collines désertiques au nord de Marseille, j'ai découvert une tour. En pierre, ronde, sans fenêtres. Bien moins imposante que celle du souvenir de mon rêve. A moitié en ruine. Nous nous en sommes approchés. A ses pieds, une petite porte ouverte menait à un couloir qui s'enfonçait loin sous terre.

Aujourd'hui il est très rare que je me souvienne de mes rêves. Quand cela m'arrive, les rêves où j'erre inquiet à la recherche de lieux incertains sont toujours les plus nombreux.

À mesure que nous nous sommes éloignés de la tour en grim pant sur le flanc opposé du vallon, la ville que nous avions laissée dans notre dos réémergeait derrière la crête rocheuse.



En 1985, j'ai vu deux copains avec un chien. L'un se tenait de façon un peu gauche et raide ; il tenait la laisse du chien. L'autre, aux cheveux blonds, se penchait pour le caresser. Il y avait des arbres aussi, et un pré. C'était l'aube.



J'ai vu la nuit tomber. Un ciel d'été au-dessus d'une plage. L'eau très bleue. De l'autre côté de la baie, les lumières d'un grand port s'allumaient dans le soir. J'ai vu des gens assis sur le sable gris, des silhouettes presque noires, d'autres plus loin qui passaient, qui se promenaient pour prendre l'air ou bien qui rentraient chez eux.



Peu de temps après, j'ai vu une jeune fille qui me dévisageait d'un air impénétrable. Elle avait une frange, des mèches qui lui tombaient de part et d'autre du visage, les yeux très bleus et une égratignure sur le nez.



Un autre jour, j'ai vu un paysage avec des prés, des champs et une forêt de sapins. Il faisait beau. À nouveau c'était l'été. Le blé était rentré. Trois enfants s'étaient amusés à escalader un rouleau de paille compressée : à présent ils semblaient se reposer de leur effort et profiter de la vue. Deux d'entre eux portaient des bonnets blancs ; le troisième n'avait que sa main pour se protéger du soleil et me regarder.



JARDINS LE LONG DU REMBLAI

À treize ans, j'employais mes après-midi libres à parcourir la ville de Düsseldorf à vélo, sans autre but que de découvrir de nouveaux endroits ou de trouver de nouvelles connexions entre ceux que je connaissais déjà. Souvent, près de chez nous, le talus de la voie ferrée me conduisait vers une petite rue à l'écart du bruit et du temps où rien n'arrivait jamais, hormis le passage des saisons sur les jardins accolés au remblai. Certains étaient habités, d'autres à l'abandon. Parfois j'y voyais des personnes. Je n'en ai rencontré aucune. Je ne sais pas ce qui m'attirait dans ce lieu. Je crois que je ne m'y arrêtais jamais. J'essayais simplement, en passant sur mon vélo, de tout voir et de tout retenir – et parfois, de retour à la maison, je notais ce que j'avais vu.



Le gris léger du ciel, l'orangé d'un mur décrépi sous l'auvent en plastique ondulé, la paroi d'une tonnelle en tressons de verre multicolores. Dans le jardin suivant une simple cabane en planches. Une vieille voiture garée, une haie vert foncé, puis un terrain envahi d'arbustes, puis la lueur sombre de grandes fleurs d'automne, puis un treillis métallique suivi d'une maison rose avec des framboisiers. Un jeune chat noir et blanc qui me regardait avant de disparaître derrière des buis. Quelques arbres encore verts, espèces exotiques. La fumée d'un feu et l'image d'un téléviseur qui se projetait à travers des rideaux en dentelles. Un toit proprement recouvert de toile bitumée. Trois pruniers sur une pelouse verte. Un portail en volutes et des plate-bandes de terre nue et du bric-à-brac et un sac plastique Aldi, et puis le soleil qui perçait et tout qui se mettait à briller. Et derrière, gris-vert, le remblai. Aussi haut que les toits des maisonnettes. Une petite porte au fond d'un jardin et l'amorce d'un sentier sur le talus, et les pylônes et les fils et parfois le passage d'un train de marchandises dont les wagons se suivaient presque sans fin.



Vingt ans plus tard, traversant la Forêt-Noire pour aller voir ma fille, le petit train dans lequel je voyageais s'est arrêté dans une gare dont je n'ai pas retenu le nom. Je devais être dans le premier wagon ou le dernier, car du côté où j'étais assis, au lieu d'un quai de gare, je voyais une femme et deux hommes attablés dans un jardin. L'un des hommes coupait du pain. L'autre avait les cheveux gris. Ils se parlaient et je n'entendais pas leurs paroles. Ils me semblaient incroyablement proches et éloignés à la fois, dans une autre réalité, juste là, de l'autre côté de la vitre. Ils n'accordaient pas la moindre attention à la présence du spectateur que j'étais. J'ai sorti mon appareil photo. Au moment où j'allais déclencher pour la troisième fois, le train s'est remis en marche et l'homme aux cheveux gris s'est levé.



LE VITRAIL

J'avais souvent eu ce sentiment d'être séparé des autres par une vitre invisible. Parfois c'était une vitre réfléchissante, qui m'empêchait d'être avec eux en me renvoyant ma propre image. Parfois elle était transparente et je voyais tout mais comme dans un film, comme si je n'étais pas là, comme si je n'étais plus qu'un regard.

Je ne sais pas ce que cette vitre est devenue. Je crois que les petites catastrophes de la vie y ont du moins provoqué quelques fêlures, que le souffle du bonheur en a emporté quelques éclats – mais il se peut aussi que je me sois simplement habitué à sa présence.

À seize ans, quand ma mère m'a envoyé dans un village de l'Allier pour apprendre le français, j'ai eu le sentiment paradoxal d'y arriver chez moi : comme si, m'étant senti étranger depuis toujours, je me voyais enfin reconnu et confirmé dans mon rôle. Je n'ai pas voulu retourner en Allemagne.

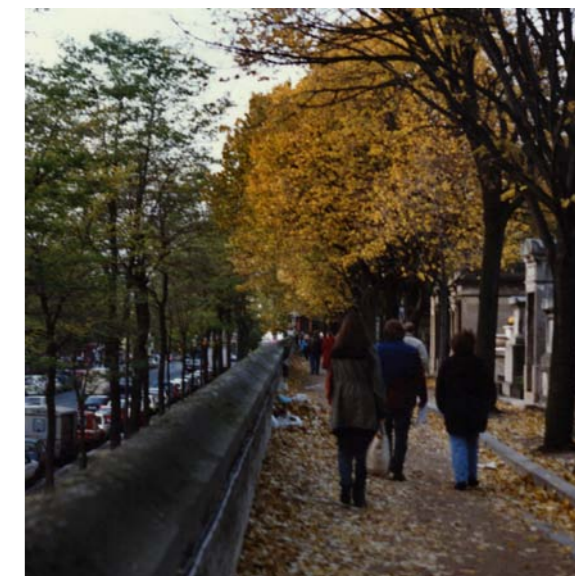
Dans le village voisin, à Agonges, il y avait l'atelier d'Alain Gauthier, rempli de la fumée odorante de sa pipe et des reflets colorés des centaines d'échantillons de verre à vitrail qui tapissaient ses fenêtres.

Au bout d'un an d'apprentissage avec celui qui aura été mon premier maître, j'ai créé un vitrail pour la petite tour-observatoire de l'École libre de la Mhotte où j'étudiais. Il doit encore y être. Le vitrail représente l'aube. Instant suspendu entre opacité et transparence où le réel se teinte des couleurs du rêve.



En 1991, j'ai vu une jeune femme aux longs cheveux bruns qui s'en allait sur un chemin recouvert de feuilles mortes. D'un côté, derrière une rangée d'arbres, il y avait la ville, des voitures, des feux ; de l'autre, les tombes d'un cimetière. La jeune femme était déjà assez distante.

Au moment de la rattraper, si mes souvenirs sont exacts, elle m'a fait un petit sourire. Elle m'a demandé ce que j'avais vu. Rien, j'ai dit. J'ai rangé mon appareil et nous avons continué notre chemin en silence.





SUD

Le voyage pourrait commencer autrement. Quittant la fenêtre du regard, glissant sur le mur de la chambre, il pourrait commencer par ces deux Polaroids qui m'ont accompagné par-delà tous les déménagements depuis mon arrivée en France. C'est Oriane qui me les a offertes, au retour d'un voyage en Tunisie avec son père. Elle avait sept ans et j'en avais dix-sept. Je la gardais parfois le soir quand sa mère sortait. Nous dansions ensemble.

Je ne saurais pas dire si ces photos ont pâli avec les années ; il me semble qu'elles ont toujours été inondées de lumière. J'aime leur point de vue très proche du sol, et la distance des sujets qui me fait ressentir leur existence fragile au milieu du vide.

Je n'étais pas encore allé dans le désert à cette époque, mis à part un bref voyage touristique en Israël avec ma grand-mère sur lequel j'aurai à revenir. Mais j'en avais déjà pris la direction.

À dix-huit ans, poursuivant sur ma lancée vers le sud, je suis parti vivre en Italie et j'ai marché jusqu'à l'extrême pointe de la Sicile, d'où l'Afrique n'était plus très loin.



C'est là que j'ai fait le portrait de Don Giovanni, fermier avec qui j'ai travaillé pendant trois mois dans les orangeries de la plaine de Catane. J'ai aimé sa douce mélancolie, son sourire de gamin, son air toujours un peu perplexe devant la vie. Il n'avait quitté la Sicile qu'une seule fois, pour aller faire son service militaire au nord de l'Italie. À ses yeux je devais arriver d'une autre planète. Mais quand je l'entendais répéter parfois, sur un ton narquois, « il est un peu fou, Till... oui, pas beaucoup, mais un peu fou quand même... » – il me semblait qu'on s'était compris.



DÉRIVE DES CONTINENTS

Plus tard, beaucoup plus tard, j'ai connu une autre Oriane qui aimait elle aussi les déserts. Elle était mon élève à l'école des beaux-arts de Toulouse. Oriane s'intéressait moins à son propre travail d'artiste qu'à ce que fabriquaient les autres. Elle leur faisait des emprunts, avec discrétion et politesse. Parfois, dans un geste comparable, elle prenait aussi des empreintes.

Oriane Zugmeyer elle aussi m'a offert une photo, que je lui emprunte à mon tour : une singulière carte de la tectonique des plaques, exposée et probablement réalisée par un vendeur de graines à Marrakech.



Profitons gaiement de la digression précédente pour faire un autre emprunt. Si ma mémoire est bonne, cette image de la frontière entre les États-Unis et le Mexique m'a été prêtée par la géographe Anne Volvey. Je ne sais pas qui l'a prise et n'ai jamais mis les pieds à Tijuana.

« Je sais bien que l'homme élève des prétentions sur la propriété foncière et immobilière, de même qu'autrefois, des hommes ont revendiqué des droits de propriété sur la personne même de leurs semblables ; mais il ne saurait y avoir de division naturelle des êtres humains en maîtres et esclaves. (...) Rien ne me sépare plus, je le sais, des autres peuples. Aussi ne puis-je reconnaître mon appartenance exclusive à une nation, à un État quelconque. Je ne puis être citoyen, dans n'importe quel pays. Je n'ai plus aucun besoin de ces institutions gouvernementales. »

LA BASE

Vers la fin de sa vie, du temps où Tolstoï écrivait les lignes qui précèdent, il exerçait le métier de cordonnier. C'était la façon qu'il avait trouvée de refuser en acte « notre régime bâti sur la violence, avec ses impôts, ses institutions juridiques et policières et ses armées ». C'est une perspective de vie qui m'interpelle et dont je semble pourtant avoir dérivé bien loin, particulièrement en cette année où je vis entièrement aux frais de l'État en tant que pensionnaire de l'Académie de France à Rome. Quant à l'avenir, il est pavé de bonnes intentions. Pour l'heure, Tolstoï figure ici parce que sa voix est de celles à qui je reviens toujours, sur lesquelles je bute, qui m'appellent et me tiennent en éveil. Et puis il figure ici à cause de ce voyage en Sicile.

J'étais parti le sac léger, sans montre ni boussole ni téléphone ni appareil photo ni tente ni guide, je marchais depuis plusieurs semaines, je dormais dans des grottes ou des ruines, mais les nuits étaient froides encore et ce jour-là j'avais le désir d'un toit. Le soir tombait sur la ville de Ragusa et Biagio est passé devant moi dans la rue, ça se voyait qu'il avait le cœur sur la main, je lui ai demandé s'il connaissait un bon endroit pour dormir et il m'a embarqué dans la petite baraque qu'il habitait avec d'autres au bord d'un immense terrain vide et fermé : la base militaire de Comiso, où les USA avaient stationné des centaines de missiles nucléaires. Où des campements antinucléaires s'étaient succédés d'été en été. Comme il y avait des travaux à faire et que mes mains se sentaient utiles, je suis resté une semaine au lieu d'une nuit. Biagio a été, cette semaine-là, mon professeur en anarchisme. Le premier à me parler de Louise Michel, Kropotkine, Proudhon, Tolstoï, de tant d'anonymes aussi, d'Espagne en Ukraine, de tous ceux qui avaient refusé la course au pouvoir, éternels perdants de l'histoire – le premier à me parler du projet concret d'un monde sans frontières ni gouvernements, sans patrons ni salariés, où les gens décideraient de leur vie entre eux et pour eux-mêmes – de ce rêve immense qui n'empêchait pas de commencer ici et tout de suite à s'organiser d'égal à égal avec ceux qu'on avait autour de soi. Je me souviens qu'il me citait ces phrases de Bakounine et que leur façon de prendre à rebours le sens commun m'avait illuminé :

« La liberté d'autrui, loin d'être une limite ou une négation de ma liberté, en est au contraire la condition nécessaire et la confirmation. Je ne deviens vraiment libre que par la liberté des autres. » Mais il me disait aussi que liberté et responsabilité étaient synonymes et qu'il n'y avait rien de plus terrifiant que l'apprentissage de notre responsabilité totale. Qu'un anarchisme lucide se devait de regarder en face tout ce qui en nous-mêmes nous en détourne. Je me souviens d'une profession de foi pourtant joyeuse, joueuse, qui accueillait la vie à bras ouverts de la même façon dont j'avais été accueilli. Je me souviens d'un comédien d'une sincérité absolue, doté d'un désir presque intarissable de communiquer, de vous chercher, de vous titiller, à mille lieues de tout altruisme déclaré – et je pense qu'il n'y avait pas meilleure introduction à l'idée de l'anarchie.

J'ai mis beaucoup d'années, ensuite, à lire tous ces auteurs pour de vrai. Je les relis de temps à autres. J'ai l'impression de commencer à peine à les comprendre. Pourtant il me semble qu'à l'époque je pratiquais déjà, à ma manière solitaire, une forme d'insoumission à l'ordre du monde – sauter des murs ou des barrières ou ouvrir les portes de maisons vides étaient des gestes qui me venaient assez naturellement, en tout cas – mais quant au partage de ces idées et à leur mise en œuvre collective, je crois que tout me reste à faire et à apprendre.

Je me demande ce que Biagio est devenu. J'ai récemment essayé de le retrouver. Plusieurs lettres envoyées à des adresses qui auraient pu être la sienne sont restées sans réponse.



Quelques mois plus tard.
Plage du Lido de Venise.

Je voudrais tenter de relier entre eux quelques points de la surface
terrestre qu'il m'a été donné de connaître, comme on tendrait des fils
entre de petits drapeaux sur une carte. Fragments d'une carte possible de
ma vie traversée par d'autres vies, assemblés ici non pour me trouver
mais pour comprendre où je me trouve – pour repartir de là.

Désirant partager ce bout de route avec vous.

Jusqu'à présent, Till Roeskens a
essentiellement exercé les métiers
de conteur, photographe, cinéaste,
ouvrier agricole et voyageur. Né en

1974 en Allemagne, vivant à Marseille,

il a été pensionnaire de la Villa

Médicis, Académie de France

T. R.

à Rome en 2013-14.